

# LE CAS CHAPLIN

Au moment où la polémique Chaplinienne s'exacerbe à un tel point que, sur un film non encore terminé, certains augures ont déjà porté des jugements définitifs il nous a paru piquant de confronter deux exemples des positions extrêmes. Dans ce débat, la rédaction de *Raccords* se gardera de prendre parti. Que l'on sache seulement que, d'esprit pitoyable et facile à persuader, elle est souvent mieux disposée envers l'avocat, qu'envers l'accusateur.

## [ LETTRE DE BÉOTIE ]

### ou « d'un Clown existentialiste » ]

Le privilège de l'ignorance, c'est que, ne sachant rien, elle peut se mêler de tout, et tout faire excuser. Sans doute, il y a des biais, pour les malins. Tel qui n'a jamais su le premier mot de l'astronomie vous parlera de ces « espaces infinis » avec tant de chaleur qu'on en viendra à le soupçonner de s'être secrètement assimilé KEPLER et NEWTON. Un autre qui vous chante en prose poétique le Siècle du moteur à explosion, vous y glisse un mot si furieusement technique qu'on pourra le croire professionnel de la mécanique. Laissons cela. Il est bon que le néophyte prenne son assurance même de cette gaucherie, de cette risible inexpérience, de cette bonne volonté naïve. S'il bouscule la porcelaine, on ne lui en saura pas rigueur.

Supposez donc, mon cher JACOB, que vous ayez trouvé dans votre courrier une lettre de Béotie. (On ne choisit pas toujours ses amis). Le Béotien, qui n'y connaît rien, n'essaie pas de donner le change. Plutôt que d'étaler ses barbarismes, il parle patois. (On sait peut-être, tant bien que mal, ce que sont un plan, une séquence. Un « travelling », c'est déjà plus brumeux...). Toute la responsabilité est donc à ceux qui ayant mené le Béotien au cinéma (d'Athènes) ont eu la générosité de lui demander ses impressions.

Redevenons sérieux, et essayons de parler un peu de CHAPLIN, puisque nous y

sommes décidés. A première vue, cela paraît plus à notre portée : Les premiers temps du cinématographe, cette silhouette qui mieux encore que le cirque divertit les enfants et les vieilles gens, le mécanisme saccadé du guignol lyonnais, des gags, des jeux de physionomie appuyés, des sentiments simples, une bouche généralement muette. Cela vaut mieux pour les débutants. Les composants ne semblent pas exagérément rebelles à l'analyse. Le Béotien, quittant sa chaise, se dit sans scrupules de conscience : « Est-ce que cela m'a plu, oui ou non? » C'est quand le Béotien se pose cette question, et qu'il se préoccupe de se répondre à lui-même, qu'il est sûr de ne pas dire trop de bêtises.

\*\*

Quand il s'agit de CHAPLIN, ce qui frappe le profane dans le comportement de l'homme de métier, ou de l'amateur éclairé, ce n'est pas l'érudition vertigineuse et tatillonne, la débauche de termes techniques qui les distinguent habituellement. Ce n'est même pas l'odeur d'odieuse complicité aux dépens du vulgaire qui se dégage d'un concile d'amis de SAINTE-BEUVE, ou de fidèles de CHATEAUBRIAND. Leurs réunions font plutôt songer à l'entente silencieuse des vieux ménages, à la fraternité des fumeurs de haschisch. C'est d'une fraîcheur attendrissante : « Te souviens-tu du soir où nous entrâmes dans cette salle de quartier. On y donnait ce CHAPLIN où l'on voit cette scène de course à pied en caleçon long...? — Et le premier soir où nous vîmes ce court-métrage des rues de Broadway?... » Cela relève du genre des souvenirs de collège et de régiment. Cela ne se discute pas.

Puisqu'il ne s'agit donc que d'une question de goût, de celles dont on ne discute pas, je m'en vais dire tout de go que je n'aime pas Charlie CHAPLIN. Je ne l'ai jamais aimé. Je suis peu sensible à son

## RACCORDS

comique. Je ne suis pas sensible à sa « poésie », et si je crois l'identifier (j'allais dire la comprendre) je n'y crois pas. « Le comique de CHARLOT, écrivait Serge LANCEL dans le N° 6 de « RACCORDS », c'était cette lutte contre la méchanceté des choses, cet effarement devant le peu de poésie des êtres; sa noblesse, outre mille petites joies furtives qui lui composaient un bonheur, c'était ce dégoût instinctif du torse bombé et du gros ventre, gonflés par les bank-notes et la confiance en soi. » Je crois bien en effet que c'est la philosophie que CHARPLIN se donne, et celle qu'on lui prête. Pour ma part, je ne vois rien de tel sur l'écran, ou plutôt, si j'y vois cette bonne intention manifeste, elle me paraît irrémé-

diablement compromise et masquée par le mal de l'action.

Ce que je vois sur l'écran, c'est une sorte de saltimbanque qui ne fait rien d'assez gracieux, d'assez adroit, ou d'assez émouvant pour gagner ma sympathie. Dans le *Grand Larousse*, édition de 1928 (Le Béo-tien a lui aussi ses auteurs, à défaut du SADOUL ou du BARDECHE et BRASIL-LACH) je lis que Charlie CHAPLIN est « le créateur d'un type comique où se combinent l'abrutissement, la malice, un fatalisme résigné, et une pointe de mélancolie. » Hélas! L'abrutissement entre pour une trop large part, à mon gré, dans la composition de ce type comique. Il en est même l'élé-



« ... les petits pains expriment son amour à sa place... »

ment premier, celui qui fait les trois-quarts de CHARLOT, celui que dans la rue, le gavroche dégage spontanément, quand, croisant un fantoche à l'allure d'idiot, il lui jette tout simplement à la figure le nom de « CHARLOT ».

Convenons qu'il y a chez CHAPLIN un indiscutable comique de « démarche ». Cette déambulation mécanique, spasmodique, cette désarticulation font rire. Le temps d'un court, d'un très court métrage. Puis on commence à sentir l'arbitraire de cette gymnastique, de cette petite mécanique comique, simple, sûre, et à la vérité assez grossière. Puis on remonte au visage, et celle moue de clown prétentieux, ces grimaces, ces tics, sont plus pénibles qu'autre chose. Voilà ce que je réprovoque, ce qui m'est presque odieux chez CHAPLIN. Je déplore qu'il faille dessiner d'aussi pauvres caricatures d'humanité pour faire rire la foule.

J'ai prononcé tout à l'heure le mot de « clown ». J'aime le Cirque, mais je n'aime pas les clowns. Leur art exige une gratuite déformation des traits, la contorsion, la convulsion. Leurs mimiques sont généralement forcées. (Et d'ailleurs exténuantes). Mais l'Auguste de la piste a pour lui les escarpins dorés, le clinquant, les étoiles. On ne le prend pas au sérieux. Je vois bien qu'on prend au sérieux M. Charlie CHAPLIN. Il est, lui, si clochard soit-il, en habit de ville. Il philosophe en grimaçant. (Il finira d'ailleurs par se prendre pour DEMOSTHENE ou WASHINGTON). C'est un clown pour Café de Flore...

Il y a pire. Je le dis à regret. Ce clown des sunlights, je l'ai rencontré. Ceux qui ont visité certains hôpitaux n'oseront pas me démentir. Je reproche à CHAPLIN d'avoir créé un type comique qui est justement celui de la pire déchéance, de la pire misère humaine.

\*  
\*\*

Le personnage comique n'a pas moins de dignité et d'attrait que le personnage du drame. Qu'il soit ALCESTE, ARLEQUIN, ou le visage masqué du Nô, on ne lui

demande pas d'être beau, mais *s'il est homme*, d'être humain. Sinon d'avoir trop strictement structure et face humaine, du moins de garder dans un *ensemble comique* (une « pièce ») une signification humaine. Autrement c'est le triomphe solitaire de la bête, l'apothéose de l'ahurissement, de la contorsion, de la parodie vile. Le Polichinelle de la Comedia dell'Arte est plus humain que CHARLOT. D'abord parce qu'il est *grotesque* et non humiliant. Et surtout parce qu'il n'est *pas seul*. On voit que je ne reproche pas à M. CHAPLIN d'avoir fait de bons films, et de mauvais. Je lui reproche seulement d'exister. C'est à CHARLOT que j'en ai.

Je crois bien que j'ai tenu mes promesses. Je n'y comprends rien, et je médis de tout. Don Quichotte de la critique cinématographique, je renverse les moulins en prétendant renverser les idoles. Je ne donne aucune bonne raison. Je ne dis pas grand chose de plus, en somme, que « j'aime » ou « je n'aime pas ». Et chacun sait qu'en Béotie, le bon goût n'est pas la chose du monde la mieux partagée. Un dernier mot : quelqu'un me dira en se moquant : Comment donc, en Béotie, explique-t-on le goût très vif qu'ont la plupart des gens d'esprit pour les films de M. CHAPLIN? Je répondrai que, si je n'ai pas en ce qui me concerne, un souvenir très exact de ce qui se passait en 1920, j'ai toutefois entendu dire qu'il y eut, à l'époque, une crise d'un mal qu'on peut appeler, sans trop d'erreur, romantique. On cultivait (avec beaucoup d'humour, bien sûr, mais il ne faut pas trop jouer avec l'humour) une sentimentalité aimable et point trop chère. On célébrait la poésie du Nouveau-Monde triomphant, et par contre-coup, celle de l'Ancien-Monde, la poésie de la fleur-bleue et celle du dollar, le jazz et la romance, l'apothéose des Temps Modernes et la révolte contre les Temps Modernes. M. CHAPLIN se trouva à point nommé pour être le pitre officiel de cet « Age d'Or »... On met à la ferraille les vieilles mécaniques. Cela n'empêche pas le monde moderne de grandir, et les temps modernes de succéder aux temps modernes. On jette les vieux phonographes. Mais quand on a gardé un vieux disque vingt ans dans un placard, on ne le jettera plus : il est sacré monument historique, même s'il

## RAGCORDS

est d'un goût affreux, même si sa « sentimentalité » est une sentimentalité de bazar, même s'il ne déverse que de la fausse grandeur... ou de la fausse simplicité. Le disque peut bien grincer. On pleurera encore vingt ans à l'écouter. Il est sauvé, il est, comme M. CHAPLIN, entré dans l'Histoire.

M. Michel MOHRT nous disait récemment qu'on assiste, aux Etats-Unis, à un renouveau littéraire et sentimental des années qui ont suivi la première guerre mondiale. Vieilles romances, vieux chapeaux, vieux crimes, vieux espoirs. Et autant de vieux CHAPLIN qu'on voudra. A vrai dire « L'Age d'Or » fut américain, et non européen. Pourtant nos enfants du

Siècle n'arrivent pas à s'en dépêtrer, du romantisme des années vingt. Le romantisme des années cinquante ne lui fait qu'une concurrence bien timide. Décidément, nous sommes des fils respectueux. Il est juste et attendrissant que les pères aillent revoir, avec CHARLOT, dans les salles obscures, toute leur jeunesse. Il est juste que les jeunes gens aillent y voir la jeunesse du cinéma. Tout de même!... Tant de ferveur, tant de piété, tant de tendresse, si curieusement dépensées, c'est bien encore ce qu'il y a de plus comique dans le rôle de M. CHAPLIN!...

ROBERT POUJADE.

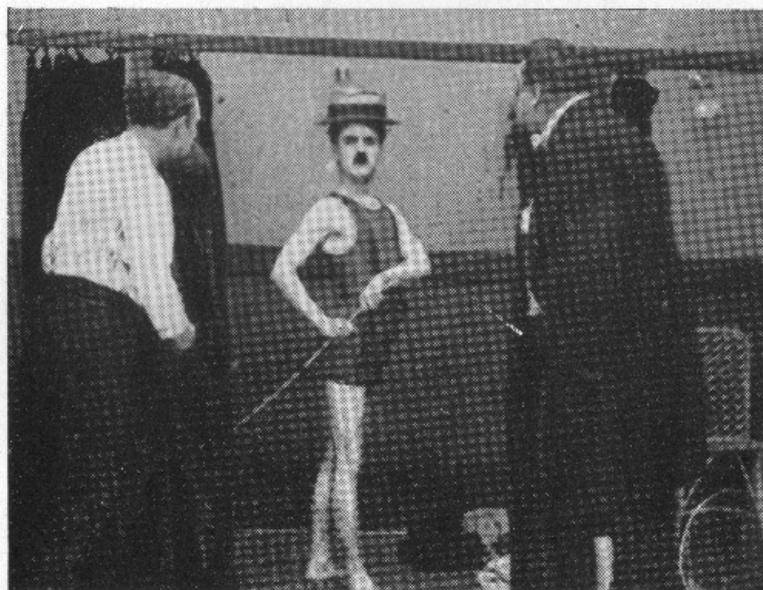
## LE MYTHE DE CHARLOT

Le personnage de Charlot est passé, en même temps que l'art de son créateur Chaplin et que l'art cinématographique tout entier, par les trois phases de l'homme : l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte. Comme l'histoire de l'humanité, comme l'histoire de l'art, comme l'histoire particulière du cinéma, l'histoire de Charlot est une montée progressive dans la conscience. C'est en fonction de cette assumption, de l'instinct à l'intelligence, que je me propose d'analyser maintenant le personnage de Charlot. Certes, toute division est arbitraire dans une vie réelle. A plus forte raison, dans une vie aussi concrète que celle de Charlot, lequel par son caractère mythique est, en outre, délivré de notre principe de contradiction. Les séparations ne sont donc qu'approximatives. Elles nous permettront d'y voir clair. Des traits de l'homme sont déjà dans l'enfant. Il y a de l'adolescent qui demeure en l'homme. J'appellerai pourtant *Enfance* toute l'œuvre qui va de 1914 au *Pèlerin* et, *Adolescence* la période qui nous mène de *l'Opinion Publique* aux *Temps Modernes*. C'est de ce Charlot enfant et adolescent que je vous parlerai, laissant de côté les œuvres de maturité — ou de vieillesse? —, si différentes de formes et d'esprit.

\*  
\*\*

« Il y a un Dieu pour les chiens, les enfants, les ivrognes et les amoureux », dit un proverbe d'automobiliste. Remarquons que notre premier Charlot est tout cela à la fois ou tour à tour. Tantôt il est une sorte d'objet vivant et sec, pris dans la mécanique des autres objets.

D'où le rôle extrême à ce moment de l'ivresse qui rend rigide et mécanique. Tantôt c'est une bonne bête sans conscience, autre qu'immédiate, et qui triomphe de tous les pièges par les seules ressources de l'instinct. Plus souvent c'est un enfant, un enfant pauvre, mais riche de son avenir illimité et des richesses poétiques de l'enfance, même la plus dure. De fait, le proverbe a raison. La vie de Charlot alors est un constant miracle. Pas de responsabilité, pas de travail, pas d'entreprise, pas de projet; un jeu perpétuel et toujours *pour rire* comme



La Cure.